

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 29.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 JUILLET 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou à : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires à : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Lettres de l'Exposition, par A. Achintre.—Les Orangistes, par Baptiste.—Moyens d'améliorer les différentes races d'animaux domestiques, par H. Andrain.—Parlement local.—Un premier pas.—La maison Pilon.—Choses et autres.—Deux chapeaux à l'Exposition.—Le crime des femmes, par Raoul de Navey (suite).—Gazette des tribunaux.—Faits divers.—Revue de la semaine.—Nos gravures : Le doux far niente.—Le Congrès de Berlin.—Prix du marché de détail de Montréal.—Les échecs.

GRAVURES : Le Congrès de Berlin ; Portraits des membres du Congrès ; Le palais de Radziwil où s'est tenu le Congrès ; Réunion du Congrès ; La nouvelle maison A. Pilon et Cie, rue Sainte-Catherine ; Le doux far niente.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, le 26 juin 1878.

Le ministre de la guerre avait-il consulté l'observatoire, et celui-ci, après avoir interrogé le ciel, avait-il répondu favorablement au ministre ? Il est permis de le supposer, car vendredi dernier, 22 juin, jour fixé pour la grande revue de l'armée à Longchamp, malgré les averse prémonitoires de la veille, nul contre-ordre n'avait été donné. L'été, qui faisait ce jour-là astronomiquement son entrée dans le ciel, n'a point voulu qu'on pût médire de ses augures ; il s'est montré exact au rendez-vous, et fidèle à ses anciennes habitudes : clair soleil, fraîche brise, la température de ce premier jour du solstice ne laissait rien à désirer. Le temps semblait avoir été commandé comme la revue. Les ondées de la nuit ayant arrosé la terre, pas un grain de poussière sur les routes, et la campagne verdoyait comme par une belle matinée du printemps.

Aussi quelle foule à Longchamp ! De bonne heure, les alentours de la vaste enceinte étaient envahis. Dès les dix heures l'on pouvait voir assis sur l'herbe, à l'ombre du bois, de nombreux groupes de provinciaux et de Parisiens, collationnant avec l'entrain de convives en excellent ap-

pétit. On eût dit un joyeux pique-nique de chez vous. A midi a commencé le défilé de la masse des curieux et des spectateurs venus de partout. De la place de la Concorde à la grande cascade du bois, les voitures, les cavaliers, les piétons, formaient dans les avenues et les contre-allées une file serrée et continue, suivant tous une même direction. Nous n'exagérons pas en portant à cinq cent mille personnes le nombre de ceux qui assistaient à l'événement.

On sentait passer dans la foule une sorte de courant électrique d'où se dégageaient l'enthousiasme et la gaieté.

Ah ! c'est que le Français aura beau être et beau faire, s'essayer au cosmopolitisme, traiter de paix universelle, de fraternité des peuples, qu'un clairon résonne, qu'un régiment paraisse, il abandonne tout, tribune, philosophie, et court voir passer la troupe. C'est en des occasions comme celle de la revue de l'autre jour où l'on voit se révéler le caractère national.

Le son du tambour, accompagnant le pas cadencé des régiments, les fanfares des cuivres excitant le piaffement des escadrons, les pioupious souples et légers dans leurs guêtres de coutil, les pesants cuirassiers sous leur armure, les dragons casqués d'or, les artilleurs traînant leur tonnerre, les officiers charmarrés, l'état-major empanaché, tout ce monde à la fois calme et bruyant, vif et mesuré, défilant au milieu de la pompe militaire d'un jour de grande revue, flatte, émeut, enivre le Français. Sous le chapeau du bourgeois, ou la casquette de l'ouvrier, à l'éclat du regard, à l'épanouissement du visage, au rythme que l'allure prend malgré soi, l'on voit se ranimer l'ancienne flamme, et le Gaulois dépeint par César revêt dans celui des caricatures de Randon.

Dix-neuf siècles ont passé, vingt peuples ont tour à tour envahi le sol, mêlant les races et confondant les provinces, le Celte domine, et bien qu'un druide ou un guerrier du temps de Vercingétorix, revenant par impossible à la vie, ne reconnaisse dans la France actuelle rien de leur pays et de ses mœurs antiques, s'il leur était possible de voir, ainsi que les étrangers l'ont constaté, l'attitude, la physiognomie des spectateurs, et d'entendre les acclamations qui ont salué les troupes à la revue de vendredi dernier, à ces transports, ils auraient certainement reconnu la fibre familiale, et salué dans nos soldats les descendants des compagnons de Brennus.

Le prince de Danemark, le duc d'Aoste, le roi don Fernando de Portugal, le shah de Perse, occupaient, avec d'autres notabilités, la tribune d'honneur, au fronton de laquelle se détachaient en lettres d'or et surmonté d'un faisceau de drapeaux, les mots : Patrie, Honneur.

Au milieu des généraux persans de la suite du shah, on a remarqué des dames, turques disent les uns, persannes assurent les autres, de fort belle prestance et portant le *feredje* et le *yachmah* qui leur recouvre le visage, à l'exception des yeux.

Au signal donné par la salve de vingt et un coups de canon du mont Valérien, les clairons sonnent, les tambours battent aux champs, la revue commence. Monté sur un beau cheval bai, le président de la république, en grand costume de maréchal de France, escorté d'un brillant état-ma-

jor, parmi lequel un grand nombre d'officiers étrangers, passe au petit galop devant le front des troupes, puis vient se placer tournant le dos à la tribune d'honneur, entouré de près de cinq cents officiers de l'armée territoriale.

L'exécution des manœuvres et du défilé, de l'avis de tous, a été parfaite d'ensemble et de précision. Les journaux militaires de Berlin, dont les correspondants se trouvaient ici, sont obligés d'avouer les énormes progrès réalisés dans notre organisation militaire, et reconnaissent dans leurs feuilles les qualités de tenue, de discipline et de manœuvre de nos troupes.

La chute d'un cavalier avec sa monture, un cheval échappé, ont été les seuls accidents de la journée. En revanche, un incident heureux : l'arrestation de quarante-cinq pick-pockets émérites, dont deux Anglais porteurs de larges pantalons que, pour la commodité de leurs opérations, nos insulaires avaient transformés en vastes poches, dans lesquelles on a trouvé tout l'assortiment d'un magasin, montres, chaînes, bagues, bracelets, revolvers, porte-monnaie, etc., etc.

Depuis quelques jours, l'élément militaire abonde à l'Exposition. Comme, à l'aspect de tant d'uniformes, je m'informais de ces visiteurs inaccoutumés, le corporal à qui je m'adressai me répondit que, par une gracieuseté de l'administration, le ministre de la guerre avait obtenu, pour chaque jour et jusqu'au 1er novembre, l'entrée gratuite de deux cents hommes. Ces héros entrent à onze heures, après la soupe du matin, et regagnent la caserne vers quatre heures et demie, pour la soupe du soir. Ces braves paraissent apprécier beaucoup cette faveur.

Une fois au Champ-de-Mars, nos militaires sont libres et circulent soit isolément, soit par bandes, ainsi qu'il leur plaît. Mais l'habitude, le besoin de s'épancher, à la vue de ces merveilles, les font d'ordinaire marcher par petits groupes.

Hier, parcourant les galeries, j'avise un de ces groupes de soldats en contemplation devant une machine de la section anglaise, la machine à cirer les chaussures. Je m'arrête, curieux d'entendre les explications qu'un vieux sergent donnait à ses subordonnés, positivement *épâtés* à la vue de ces paires de souliers cirés en moins de dix secondes.

J'avais, au bout de quelques minutes, entendu s'épuiser toutes les formules d'admiration excitées par le fonctionnement de cet engin, lorsqu'un des plus jeunes, quelque conscrit sans doute, interpella soudain son supérieur :

—Mais pourquoi, sergent, dit-il, ne donnerait-on pas une machine semblable à chaque régiment ?

—Pourquoi... ?

—Oui, pourquoi pas ! reprit le camarade en chœur.

—Parce qu'une machine n'est qu'une machine ; c'est-à-dire une chose inintelligente—telle que la demande, par exemple, que vous me faites en ce moment—et que ce qui constitue la force de l'armée, c'est la discipline générale d'abord, et ensuite l'intelligence individuelle !

Et sur cette réponse, les troupiers restant bouche close, le sergent quitta le groupe et se perdit dans les galeries.

Cette semaine, au Trocadéro, l'ouverture de plusieurs galeries originales, et l'audition de l'orchestre de la Scala de

Milan, ont attiré bien des amateurs. Les artistes milanais, conduits par leur chef, M. Franco Facio, ont obtenu un grand succès. Les bis, les bravos et les rappels ont signalé l'exécution vive et presque fiévreuse de ces artistes. Parmi les morceaux du programme, figuraient : *les Vêpres siciliennes* de Verdi ; *les Français* de Ponchinelli, et l'ouverture du *Coriolan* de Beethoven.

L'autre cérémonie a consisté dans l'ouverture, par le roi don François d'Assises, de l'exposition de l'art rétrospectif espagnol. Par une attention délicate au mari de l'ex-reine Isabelle, tous les corps de l'armée espagnole se trouvaient représentés à cette inauguration par un spécimen vivant appartenant à chacun d'eux. Sur les marches de l'escalier extérieur figuraient, en effet, serrés dans leur uniforme, des types militaires superbes de chic et de tournure : 2 officiers, 4 sergents, 5 caporaux et 15 soldats. En tout, vingt-six costumes différents.

Parmi les curiosités de cette exposition, l'on remarque l'armure que l'empereur Charles-Quint portait au siège de Tunis ; aussi celle de son cheval de bataille. L'Arménie de Madrid a envoyé des armes magnifiques, d'un travail exquis, entre autres quelques-unes de ces lames de Tolède, si simples et si artistement ornées ; on y voit aussi les esquisses qui décoraient la maison du célèbre peintre Goya, et un album ancien, mais complet, des costumes si pittoresques de toutes les provinces de l'Espagne.

Dernièrement, les souverains de ce beau pays, le roi et la reine trônant à Madrid, ont envoyé à leur fille et nièce, la fille de M. le comte et la comtesse de Paris, leurs cadeaux de baptême. Il y a un berceau formé de fleurs de lys héraldique, en filigrane d'argent ; la garniture est en dentelle de Barcelone ; les rideaux sont retenus par une couronne fermée ; la layettes toute pomponnée de rose pâle, est ornée des seules dentelles fabriquées en Espagne. Le service du bébé—quelques assiettes creuses, des gobelets, des pichons, de petites cuillers—est en or et marqué à ses initiales. Une grande quantité de médailles d'or commémoratives du baptême (elles portent d'un côté le nom de l'enfant et ceux des parrain et marraine ; au revers, la date), accompagnent, suivant la coutume espagnole, ces riches et nombreux présents.

Le successeur de Xercès continue toujours à être l'objet de la curiosité publique. L'extrême Orient exerce sur l'imagination populaire un prestige que le temps n'a pas entamé. Aussi ce Shah est-il devenu le lion du jour. Marchands, industriels, solliciteurs de tout genre, lui adressent mille demandes, font des offres et proposent leurs services. C'est à tel point que ses secrétaires, écrasés de besogne et succombant sous l'avalanche des prospectus, des réclames et des sollicitations, ont reçu l'ordre de ne plus ouvrir de lettres.

Savez-vous de quels moyens se sont servis nos éconduits pour forcer cette consigne ?

Eh, bien ! ils ont tout simplement expédié leurs prospectus sous la forme de lettres chargées. Or, comme l'administration veille attentivement à ce service spécial, ses agents s'efforcent, autant que faire se peut, à remettre les missives en mains propres, et exigent pour leur délivrance